

Il est mort à dix neuf ans, lui qui bouillonnait de joie et de beauté. Il ne voulait pas mourir, il ne s'est pas suicidé, il n'a pas conduit sa voiture à tombeau ouvert. Il désirait vivre de toute la force de son cœur. Il vivait grâce à une foi juvénile et inébranlable. Dans ses derniers moments, il résistait encore.

Il est mort, et la vie a continué, infiniment, insolemment, comme si de rien n'était, comme s'il n'avait jamais vécu, aimé, souffert, rêvé, pour disparaître avant même d'avoir vingt ans.

Je n'aurais jamais cru que la vie pouvait continuer sans lui, sans son rire et ses pensées, sans l'amour jaillissant de ses yeux.

Que fait-on, à dix-neuf ans, au ciel?! Dieu, pourquoi permettez-vous une telle iniquité? N'est-ce pas qu'aucun cheveu ne tombe de nos têtes sans Votre permission? Pourquoi alors laisser s'éteindre ainsi la vie d'un jeune homme avant même qu'il ne puisse savourer ses bons moments? Pourquoi donner à un être l'ambition, l'enthousiasme, la soif de vivre, puis réduire tous ses rêves en poussière?

Au matin du 11 août 1988, mes deux sœurs aînées, Abir et Rouba, mon frère cadet Imad, alors âgé de six ans, ma grand-mère et moi, attendions impatiemment le retour de papa et maman avec le nouveau membre qui était venu se joindre à notre famille. Nous avions à peine dormi tant nous étions pressés de le voir, de découvrir comment il serait, à qui il ressemblerait ; quelle serait la couleur de sa peau, de ses yeux, de ses cheveux. Mes sœurs, mon frère et moi avons causé toute la nuit, sous le regard impatient de grand-mère qui nous répétait que nous n'allions pas pouvoir nous lever tôt pour l'accueillir. Pourtant, nous nous étions levés de bonne heure et, assis sur la terrasse de sa vieille maison, insoucieux de la chaleur suffocante de ce matin d'août, nous attendions, excités.

Vers neuf heures, ils entrèrent, papa portant dans ses bras un merveilleux petit garçon, maman rayonnant de bonheur, dévorant des yeux l'adorable créature qu'elle venait de mettre au monde. Nous le regardâmes, émerveillés. Il dormait, paisible, dans sa couverture bleue. Nous avons déjà choisi son prénom : Samer (nom arabe qui

signifie : « le compagnon éloquent avec qui l'on converse la nuit »). Nous ne savions pas qu'un jour très proche viendrait où nous ne prononcerions plus ce nom que dans nos réminiscences.

Son aînée de presque huit ans, je me souviens de son enfance. Il était un garçon attrayant ; sa peau blanche et ses cheveux blonds bouclés contrastaient avec ses yeux marron foncé. Ses lèvres parfaitement ourlées donnaient à son visage un charme irrésistible.

Il était l'enfant choyé de notre famille, sans pour autant être gâté. Mes aînées, Imad et moi, étions heureux d'avoir un petit frère aussi gracieux. Nous nous disputions souvent parce que chacun de nous voulait le porter dans ses bras, lui prendre la main, dormir près de lui, le réveiller le matin pour aller à l'école ou pour voir les premiers flocons de neige tomber.

Il grandissait, et avec lui une ambition sans limites. Il était d'une beauté remarquable. Ses yeux brillaient autant de tendresse que d'intelligence. Il pensait et s'exprimait comme personne. C'était un être exceptionnel !

Il voulait devenir joueur de basket ball, un rêve que la maladie a rapidement étouffé. À seize ans, un cancer est venu tuer, outre les cellules de son corps, son avenir, ses passions, tous les projets qu'il désirait accomplir.

Au début, les médecins avaient dit que c'était un cas parfaitement curable et, suite à la première opération suivie de trois séances de chimiothérapie, son médecin soignant lui dit en examinant les résultats : « Va en paix... ». Ce n'est que quelques mois plus tard que le marqueur tumoral s'éleva de nouveau, à la surprise des médecins, et commença alors ce cycle infernal et infini de chimiothérapies et opérations à la poursuite des cellules cancéreuses.

Pourtant, jamais je n'aurais cru qu'il allait mourir. Jusqu'au dernier souffle, j'ai refusé d'admettre qu'il allait succomber. Il était très fort, il disait qu'il allait vaincre la maladie, et nous, nous puisions nos forces dans la sienne et dans sa confiance en Dieu qui, pour une raison ou une autre, nous a tous déçus.

Tu m'avais dit qu'un jour, quand tu auras vaincu la maladie, tu écrirais tout sur cet épisode de ta vie, sur les gens que tu as rencontrés et qui ont vécu une expérience pareille à la tienne, sur tous ceux qui t'ont accompagné le long de cette lutte atroce, sur les jours d'angoisse et les lueurs d'espoir, sur ta souffrance et les leçons que tu as acquises. Tu as dit que tu écrirais pour ne pas oublier, et pour rendre hommage à tous ceux qui tolèrent en silence l'injustice dont ils sont victimes ; ceux qui passent leurs années entre la solitude de leurs lits et la froideur des chambres d'hôpital, alors qu'à l'extérieur, la vie continue, insoucieuse de leurs supplices, sourde à leurs cris de détresse.

Mais, malheureusement, tu n'as pas eu le temps de partager ton épreuve, tu ne t'en es pas sorti. Tu es parti, comme tous ces êtres dont tu voulais parler, en laissant dans nos cœurs une trace indélébile. Et c'est une des raisons qui m'ont poussée à écrire, bien que je sache que malgré tout ce que nous avons partagé durant ta courte vie et tout ce que tu m'as confié, jamais je ne pourrai traduire sur papier la personne unique que tu étais.

Une camarade d'école lui avait avoué son amour. Il n'y a rien de plus pur et de plus sincère que l'amour à seize ans. Elle était belle, honnête et, comme lui, ambitieuse et passionnée de la vie. Mais il ne pouvait pas accepter son amour. Il lui dit qu'il était malade et qu'il ne voulait pas l'entraîner dans le combat qu'il menait. Pourtant, elle insista pour l'accompagner à chaque instant et elle tint parole. À son âge, c'était l'amour avec toute sa pudeur et son authenticité.

Trois mois avant sa mort environ, ce fut lui qui mit fin à leur histoire. Il me confia qu'il se sentait devenir un fardeau pour elle et pour tous ceux qui l'aimaient. Il me dit qu'elle était trop jeune et qu'au lieu de vivre pleinement chaque instant, elle ne faisait que l'attendre. Il pensait qu'il serait égoïste de poursuivre leur relation car il ne pouvait lui offrir que du chagrin.

Éteindre soi même le seul rayon d'amour qui réchauffe nos derniers jours, de crainte de faire souffrir l'être aimé, se détourner d'un sourire alors que l'on en a le plus besoin, afin d'épargner les larmes de celui qui l'offre, à dix-neuf ans, vouloir

et avoir la force de supporter seul les affres de la maladie et de la mort, n'est-ce pas le summum de l'abnégation ?

Les jours qui suivirent la mort de Samer, elle venait chez maman avec ses amis. Elle restait tout le temps silencieuse, perdue dans ses pensées. Quand un soir nous lui demandâmes de nous parler de lui, elle resta muette, la gorge serrée, les yeux en larmes. Le lendemain, elle nous livra une lettre qu'elle avait écrite pour lui. Elle disait :

*Le 27 décembre 2007, une date que je n'oublierai jamais : le jour où j'ai vu tes beaux yeux éteints pour toujours... toi qui étais la raison de ma force, de mes prières, de mes larmes et mes angoisses, de mes rires et mes joies. Tu étais la raison pour laquelle j'avais la force de lutter contre tous mes ennuis, pour laquelle j'avais osé faire de grands rêves. C'est de toi que je rêvassais en classe, c'est pour toi que je voulais être belle et intelligente. Avec toi je me sentais mûre et confiante, j'admirais la vie et j'étais en sécurité. Pour toi mon cœur battait la chamade, pour toi je chantais et je récitais des poèmes. Ton sourire était mon bonheur, tes yeux étaient mon guide. Tu m'as fait découvrir l'amour, tu m'as fait croire aux anges et tu seras toujours le mien. Tu seras à jamais mon héros...*

Malgré la douleur de t'avoir perdu, je remercie Dieu d'avoir fait se croiser nos chemins. Je pense à toi tous les jours, je revois chaque détail, chaque minute vécue avec toi. Je me souviens de cette nuit où nous avions dépensé tout notre argent et nous n'avions plus un sou pour héler un taxi et revenir ; comment nous avions éclaté de rire dans la rue puis nous nous étions assis sur un trottoir et avions bavardé jusqu'au matin ; de la première fois où tu as conduit une voiture et tu es venu me faire une surprise, tu avais l'air tellement sérieux que tu m'avais fait rire et je m'étais mise à te taquiner ; de ce jour où nous étions à la plage et tu me dessinais des cœurs dans l'eau quand tu fus surpris par un homme qui t'attendait pour terminer parce que tu lui barrais le passage, et comment tu devins tout rouge ; de cette soirée du Nouvel An où je m'étais endormie dans tes bras alors que nous dansions et tu t'étais mis à rire en me disant que c'était l'heure de la sieste des bébés ; de ces jours où tu me donnais des cours de mathématiques, comment j'étais fière en te montrant ma note de dix sept sur vingt et tu m'avais dit que c'était insuffisant ; des messages que tu m'envoyais la nuit ; tu disais que j'étais ton trésor et que tu avais besoin de moi ; de tes projets pour l'avenir, comment tu voulais que soient ta carrière, ta famille, tes enfants ; un avenir que tu n'as même pas attendu...

*C'est grâce à ces souvenirs que je peux continuer à vivre après toi. Ce sont tes mots qui me poussent à poursuivre mon chemin ; tes yeux gravés dans mon cœur qui me donnent le courage de me lever encore un nouveau matin où tu n'es plus là...*

Elle s'appelait Hams, nom arabe qui veut dire « chuchotis », et était aussi douce que le nom qu'elle portait. Elle avait presque l'âge de Samer. Il marchait avec elle dans le couloir affreusement hanté par la mort et dont le silence pesant était interrompu par les cris s'échappant des chambres. Ils marchaient, traînant leurs chariots encombrés de médicaments, leur seul et maigre espoir de survie.

— Parfois, la foi me manque, dit Hams. Je perds tout espoir, j'ai des maux horribles, je n'ai plus la force de prier. Pour toi, c'est plus simple.

Hams était musulmane et elle devait s'agenouiller sur son tapis pour prier. Samer, lui, était chrétien.

— Cela n'a pas d'importance, lui répondit Samer. Ce qui compte, c'est ce qu'il y a dans ton cœur. Il suffit de Lui parler, comme à un ami, et tu seras écoutée. Tu peux dire n'importe quoi, tu peux pleurer, les larmes sont aussi une oraison. Tu peux même te mettre en colère devant tant d'injustice. Il comprendra, quoi que tu dises. Il t'aimera toujours.

Cette nuit, Hams ne cessa pas de crier. Le matin suivant, en passant devant la porte entrouverte de sa chambre, il put à peine voir son visage avant qu'on l'enveloppe de son linceul.

Il s'appelait Elie. Il avait vingt sept ans, et ça faisait presque sept ans qu'il souffrait d'une tumeur aux poumons. Il était affreusement frêle. Il respirait à peine. Son père ne quittait guère son chevet. Il priait, souvent. Il blasphémait, parfois. Il étouffait ses larmes en tout cas.

Durant sept ans, il resta cloué sur son lit avec des tubes pour l'oxygène et le sérum, implorant la guérison ou la mort. Il souffrait, ignorant pourquoi toutes les autres personnes de son âge pouvaient vivre, travailler, courir, danser, alors que lui ne faisait que mourir lentement.

Et puis, un matin, il fut exaucé. Il partit, sous les yeux affligés de son père, sans jamais comprendre le but de son passage sur terre.

Elle s'appelait Jana et était une camarade d'école de Samer. Elle avait seize ans quand elle fut atteinte d'un cancer des os et on l'amputa d'un pied. Mais, malheureusement, ni la mutilation de son pied, ni les traitements qui la suivirent ne suffirent à limiter l'expansion de la maladie. Quelques mois plus tard, elle mourut, laissant ses parents subir le poids écrasant de son absence jusqu'à la fin de leurs jours.

Il s'appelait Ammar. Il avait vingt-six ans. Il était marié, père d'un garçon de quatre ans. Il savait qu'il allait mourir. Ses deux oncles, son cousin et son neveu étaient morts avant lui. Toute une famille terrassée par le cancer. Il acceptait son sort. Seulement, il se souciait de sa famille.

Unis par un même destin, Ammar et Samer étaient devenus amis. Ils partageaient leurs espoirs, leurs pensées et leurs peurs.

Durant les derniers mois de sa vie, Samer avait cessé de parler à Ammar. Il m'avait confié qu'ils ne s'appelaient plus parce que chacun d'eux craignait d'entendre, à l'autre bout du fil, quelqu'un lui apprenant que la personne appelée n'était plus là pour répondre.

La veille de la mort de Samer, j'ai appris par les infirmières que Ammar était parti quelques semaines plus tôt, laissant une femme trop jeune pour être veuve et un enfant qui n'aura de son père que des photos, et le souvenir très vague d'une mémoire de quatre ans.

Lui aussi, comme Samer, Elie, Jana et Hams, et comme des milliers d'êtres sur cette terre, avait perdu le don de la vie alors qu'il avait à peine entamé son existence.

*Sont-ils malchanceux, ces passagers sur terre? Ou le sommes-nous, nous qui restons, ayant à endurer toute une vie de faiblesses, d'épreuves, de peur de l'inconnu? Sont-ils opprimés par leur destin que nous jugeons injuste ou regardent-ils, dans leur paradis, avec pitié, nos tentatives de trouver le bonheur sans cesse vouées à l'échec?*

À l'école, il avait plusieurs amis qui tous l'aimaient et étaient souvent à ses côtés. Ils m'impressionnaient par leur façon de se comporter avec leur ami malade. Je me disais que c'était trop sage pour des adolescents. Quand il leur a parlé de sa maladie, suite à sa première chimiothérapie, ils n'ont manifesté ni pitié ni tristesse. L'un d'eux, qui s'appelait Ziad, lui a pris sa tête rasée dans ses mains et y a déposé un baiser. Ils ont simplement dit que c'était un épisode qui allait passer, et qu'ils seraient là à chaque détour. J'aimais voir ces jeunes garçons et filles à ses côtés ; je savais que leur présence le reconfortait.

Parmi eux, Amin était le plus proche, le plus dévoué. Il était son copain de classe qui était devenu un frère. Durant les années tragiques qui ont épuisé toutes nos forces, il était toujours là. Il laissait toutes ses occupations pour accompagner Samer en toutes circonstances. Sa présence dans notre vie et son amour inconditionnel pour Samer ont été pour moi une preuve irrévocable que les frères n'ont pas nécessairement des liens de sang.

Amin l'a pleuré amèrement. Il est toujours fidèle à leur amitié. Chaque année, il se rend sur

sa tombe pour lui souhaiter un heureux anniversaire et se remémorer leurs moments préférés. Aujourd'hui encore, il visite maman fréquemment, et quand elle le prend dans ses bras, elle a les larmes aux yeux... et je peux voir à travers ses larmes une lueur de joie ; j'ai l'impression qu'elle croit serrer Samer et sentir la chaleur de son cœur.

Maher, lui, était son ami d'enfance. Dès leurs premières années, ils allaient partout dans le village ; ils étaient inséparables. Une semaine avant sa mort, Samer l'a appelé pour lui dire : « Viens me voir, tu me manques. » Maher aidait son père à la récolte des pommes de terre. Il a répondu qu'il viendrait dans quelques jours, aussitôt que les récoltes seraient terminées. « Ne tarde pas », a dit Samer. Il savait qu'il n'avait plus beaucoup de temps. Mais la mort a été plus rapide que Maher et que la récolte. Quand il a appris la nouvelle, il a perdu la tête, il a cassé tout ce qui était à sa portée. Il portera toujours dans son cœur, outre la profonde tristesse d'avoir perdu son ami intime, ce cruel sentiment de culpabilité de ne pas avoir tout laissé pour répondre à son appel et venir le voir pour la dernière fois.

À l'hôpital où il avait subi une greffe de moelle osseuse, Samer était resté enfermé dans une chambre durant plus d'un mois, seul, avec ses maux, sa fièvre et les nausées dues au traitement. Une seule personne était autorisée à le voir deux heures par jour, à cause de son déficit immunitaire. Il disait parfois à maman de ne pas venir chaque jour ; il disait qu'il était bien, qu'il n'avait besoin de rien. Même dans sa terrible solitude, il voulait lui épargner du chagrin. Pourtant, un jour que je la remplaçais, il me raconta que quand venait le moment des visites, il l'attendait impatiemment, son nez collé contre la vitre de sa cellule froide, comme lorsqu'il était enfant et qu'il attendait avec l'anxiété de ses trois ans qu'elle vienne le chercher à l'école.